

ALLOCUTION DE CLÔTURE

L'envol, hier soir, de notre Président R. Antonioli — puis la prière de Monsieur K. Kupisz, organisateur diligent ou plutôt homme—orchestre de ces journées, tels sont les motifs qui ont fait retomber sur moi la charge de ce bref exposé de synthèse, toujours si redouté.

Le Colloque qui s'achève a dépassé nos espérances. Je ne parle même pas de la chaleur de l'accueil, de l'amitié des personnes: chaque fois que nous venons chez vous, nous le ressentons davantage, et avec plus de reconnaissance. Non, c'est de nos travaux intellectuels, „scientifiques", que je veux parler, lorsque je dis que les résultats ont excédé notre attente et il faut d'autant plus en remercier, en féliciter chacun de vous, que les circonstances n'étaient pas a priori les plus favorables...

Ce Colloque avait pour objet *La femme à la Renaissance*. Il me semble que nous avons, pour le moins, posé d'utiles jalons dans cet immense domaine de recherche.

Un regret pourtant, au départ. Une communication de latiniste (ou d'helléniste) aurait été très bienvenue pour base à nos travaux. Car nous avons eu trop tendance à raisonner comme si l'histoire de la littérature avait commencé au Moyen Age. Chacun de nous pressent cependant que les grandes images par quoi s'exprime, à l'âge moderne, le rapport de l'homme et de la femme ont une origine antique: Briséis, Pénélope, Didon surtout... Certes (et c'est l'essentiel), Platon a été plusieurs fois évoqué: mais le fait qu'il pense plutôt à la beauté de l'homme, et que la femme semble souvent, dans l'antiquité, rejetée dans un autre monde (cf. la mort de Socrate), tout cela nous posait des questions essentielles.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours devant cette dualité (cette incomunicabilité?) des mondes masculin et féminin que nous nous trouvons aux temps féodaux, lorsque toute la littérature est vouée à l'exal-

tation de la „prouesse” virile. L'exposé de M. Dubuis nous a montré, très clairement et utilement, comment la „courtoisie” du XII^e siècle est la prise en compte des valeurs féminines, à partir du „modèle” des cours.

Phénomène littéraire plus encore que social, cette „courtoisie” qui apparaît surannée au XV^e siècle (*Jehan de Saintré*) nous est occasion de rappeler une évidence. Ce que fut la vie des hommes et des femmes, leurs comportements quotidiens aux diverses époques, nous risquons de l'ignorer très largement et à tout jamais; ce que nous percevons, ce sont des représentations littéraires. Elles ne peuvent nous servir qu'à enrichir, nuancer (précautionneusement) l'apport des sources ordinaires de l'histoire.

Avec l'âge „humaniste”, on voit s'exprimer en littérature les questions que les hommes se posent inlassablement à propos des femmes, de la „féminité”. Les débats, mi-sérieux, mi-paradoxaux et rhétoriques, sur la prééminence de tel ou tel sexe (ainsi le *De Praeexcellencia* de Corneille Agrippe, dont nous parla M. R. Antonioli) montrent l'intérêt porté à la femme comme être „de nature”, doué parfois d'étranges pouvoirs intuitifs. La communication de Mme Y. Bellenger, portant sur les Epithètes de Laporte, nous permit d'apercevoir les associations terminologiques qu'entraîne le mot „femme” selon qu'il s'agit par exemple de la jeune femme aimée ou de la vieille femme. De façon un peu semblable, c'est à l'existence d'archétypes féminins tels que les Vénus—mères que conclut notamment la belle communication de Mlle Latawiec sur la femme chez Rabelais.

J'ai, pour ma part, tenté de faire voir, à propos de la „poésie amoureuse”, que les sonnets pétrarquistes ne s'adressaient pas toujours à une femme „réelle” (sauf, peut-être, dans le cas d'Hélène) mais à une ombre ou une „idole” de femme qui n'a de rapports qu'avec le „je” de l'écrivain cherchant son „style”, non avec le „moi” biographique.

A partir de la communication de Mme K. Kasprzyk sur l'*Heptameron* nous avons pu entendre les propos des femmes du XVI^e siècle elles-mêmes. Car, après la méditation que je viens de citer sur la „souffrance des femmes” dans les nouvelles de la Reine de Navarre, Mme Kozłowska donna place (rare fortune!) à Hélienne de Crenne, dont elle compara l'attitude face à la passion avec celle de la Princesse de Clèves. L'espace de rêverie que les „romancières” du XVI^e siècle se réservaient jalousement semble bien un trait propre à cette époque.

La communication de M. K. Kupisz, Directeur de la Chaire de Phi-

lologie Romane de Łódź, fut un très riche moment. Car il descendit profondément dans l'âme de la Reine de Navarre, en montrant d'une part que le mysticisme de la poétesse a des traits millénaristes très accentués; d'autre part que la soeur de François I^{er}, éperdue d'amour admiratif ou idolâtre pour son royal frère, a parfois tendance à voir le règne de celui-ci comme une sorte de renouvellement du monde. Etablissait-elle un lien explicite entre ces deux pensées? La question est d'un intérêt très évident.

L'après-midi du mercredi nous apporta le vif plaisir d'entendre Mme K. Wojtynek analyser avec une précision et une sûreté impressionnantes le style „hyperbolique” de Louise Labé dans ses sonnets. Il nous est apparu que la rhétorique de la passion avait ses notes „génériques”, et que Louise Labé était elle-même avec ou malgré ces rigidités de la structure. Il aurait pu sembler que la distance était grande entre la poétesse lyonnaise et Ste Thérèse d'Avila: Mme Pycińska, dont la communication nous fut lue, offrit à chacun l'occasion de s'interroger sur les constantes stylistiques de l'engagement féminin.

La dernière matinée fut celle de l'„interdisciplinarité”. L'excellente historienne qu'est Madame Libiszowska consacra sa communication aux reines et princesses de la Renaissance polonaise, notamment bien sûr à Bonna Sforza, cette Milanaise qui sut identifier son destin à celui de la dynastie jagellonne. Le propos était si chaleureux que l'on croyait voir revivre la cour monumentale du Wawel, avec les étriers qui battent le flanc des chevaux hennissants, tandis qu'une dame se penche au bord de la galerie italienne. Le pittoresque était là pour illustrer une analyse psychologique très fine de l'âme des princesses polonaises.

Monsieur Matuszewski, en juriste qu'il est, évoqua la force de la „coutume” polonaise (non écrite) dans le droit du mariage parmi les nobles familles polonaises du XVI^e siècle. Cette communication complétait admirablement celle de Madame Libiszowska, pour donner vie aux images de la femme.

La dernière conférence, celle de Mademoiselle G. Pękala sur Madame J. de Chantal dans sa correspondance avec François de Sales, fut à la fois très riche par sa documentation et très émouvante. Toutes les questions, toutes les attitudes que les participants de notre Colloque ont rencontrées en étudiant d'autres textes et d'autres personnalités du XVI^e siècle se sont retrouvées dans ces lettres du saint et de la sainte, mais avec ce supplément de profondeur lumineuse qu'apporte ici la spiritualité des correspondants. Et nous nous souviendrons de la discussion vive qu'a suscitée la communication

de Mademoiselle Pełkala, témoignage de l'intérêt qu'elle a soulevé parmi nous.

Chacun a regretté que ne puisse nous être donnée la communication de Madame Krzemińska sur la femme chez Kochanowski: le grand poète du XVI^e siècle polonais a été ainsi absent de notre Colloque, et notre seule consolation sera de le voir au centre d'une prochaine manifestation de la communauté littéraire internationale.

Les textes envoyés par M. J. Claude Margolin et par Madame Sasu ayant été lus à cette tribune par d'autres que leurs auteurs (empêchés), il nous faut d'une part remercier ces lecteurs bénévoles, d'autre part constater qu'il n'était pas possible d'envisager une discussion à leur sujet: nous le regrettons vivement, car la figure de la fille aînée de Thomas Morus, telle que l'évoque M. Margolin, est passionnante, notamment. Mais il est vrai que la diligence de notre ami M. K. Kupisz nous fournira bientôt, dans les *Actes*, les textes de ces communications.

Les lignes de force de ce Colloque sont évidentes. D'une part nous sont apparues clairement un certain nombre de personnalités féminines, et leurs analyses convergentes nous ont laissés sensiblement mieux armés pour comprendre ce qu'était en effet une „femme de la Renaissance". D'autre part, l'originalité du fait littéraire, de l'écrit littéraire comme monde de représentations, comme „modèle" de la femme vue par l'homme, s'est révélée en pleine lumière, avec ses permanentes tendances à caricaturer ou à diviniser la femme.

Ainsi, sur cet immense sujet de „la femme à la Renaissance", il me semble que nous sommes parvenus assez près d'un certain nombre de vérités, peu à peu dégagées par les contributions des uns et des autres. Et l'une de ces vérités est qu'il faut distinguer nettement entre la littérature sur la femme (la plus abondante) et les textes où émergent d'authentiques paroles de femmes. Certes, il serait absurde de rejeter comme sans intérêt la première (formes foisonnantes de représentation de l'autre), mais il reste que les écrits féminins sont seuls à nous apporter les richesses de la représentation de *soi*. Et le fait (indiscutable, je crois) que cette représentation se nourrisse, dans une large mesure, des mêmes présupposés que la première („imbécillité" reconnue du sexe, etc.) n'annule pas l'intérêt de cette distinction: au contraire.

Au moment de tirer la morale de l'histoire (comme aimaient tant le faire nos écrivains du XVI^e siècle), constatons d'abord que nos spécialités de recherche sont belles et bonnes, mais qu'elles ne trouvent leurs pleines dimensions que dans des rencontres comme celle qui

s'achève aujourd'hui, rencontres qui permettent d'exposer sa pensée, mais aussi de la critiquer et de la compléter.

Remercions tous les conférenciers, tout ce chaleureux public de collègues et d'étudiants qui a formé autour de nous, pendant ces quatre jours, une véritable communauté de recherche. Rendons grâce enfin à Monsieur K. Kupisz, sans qui rien n'eût été possible.

Et à bientôt!

Gabriel A. Pérouse